

Charles Daudelin Un jaillissement issu de la vie

Jean-Luc Épivent

Volume 29, Number 118, March–Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54157ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

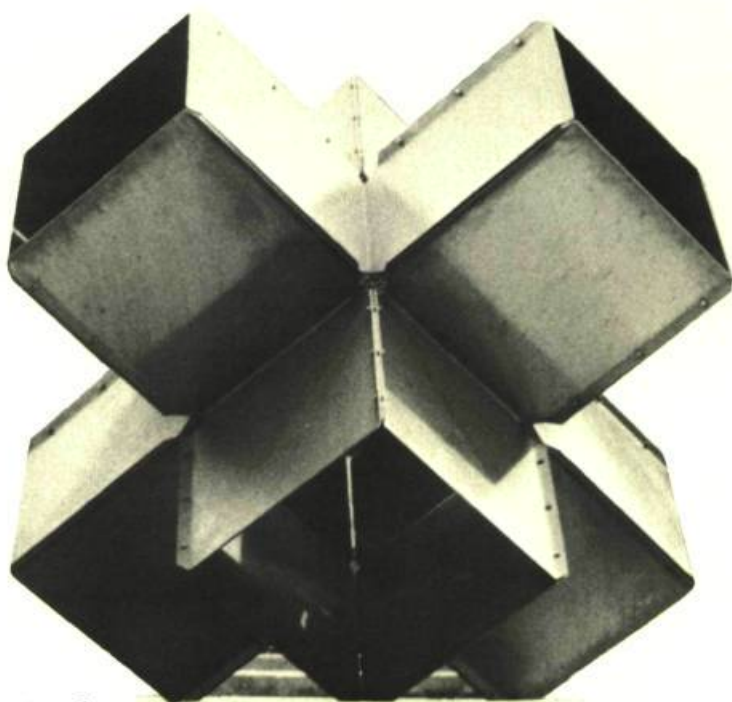
Épivent, J.-L. (1985). Charles Daudelin : un jaillissement issu de la vie. *Vie des arts*, 29(118), 18–21.

Charles Daudelin

Un jaillissement issu de la vie

Jean-Luc ÉPIVENT

L'installation de la sculpture de Daudelin, place du Québec, à Saint-Germain-des-Prés, jumelée à son exposition à la Délégation Générale du Québec, en octobre dernier, marque un retour triomphal de l'artiste à Paris.



D'une certaine façon, la vie et l'œuvre de Charles Daudelin sont exemplaires puisque cet artiste a eu le mérite d'aller jusqu'au bout de son propre univers, c'est-à-dire bien plus loin que lui-même ne pouvait le prévoir au départ.

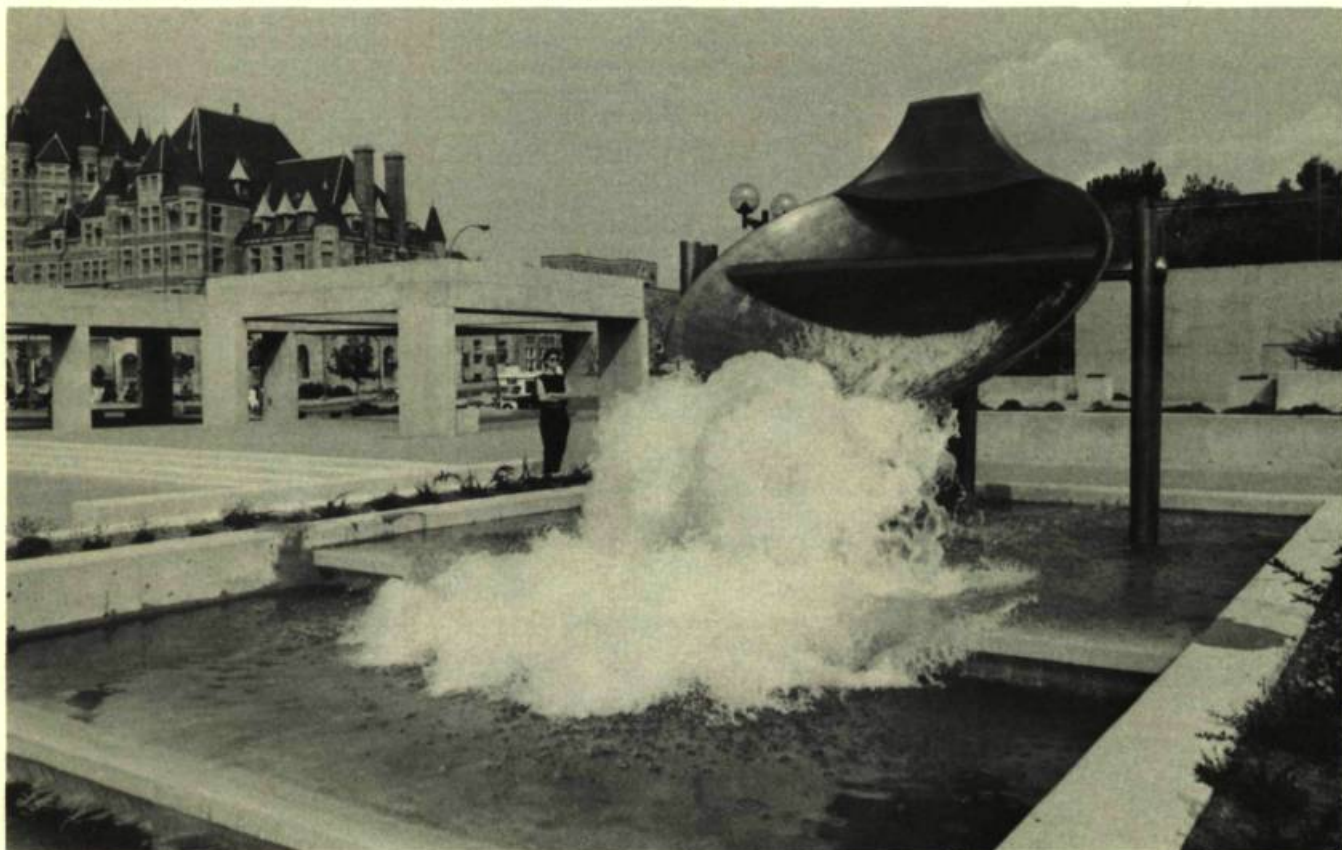
Il faut reconnaître à Charles Daudelin le double atout d'une volonté et d'une intuition qui l'ont toujours préservé de l'échec. Fils d'un ouvrier peu soucieux de nouveauté, il a d'abord eu à triompher de l'opacité ambiante. Pour ce faire, il a dû transiger, plus ou moins consciemment, en se tournant vers l'orfèvrerie et vers l'ameublement. Du moins a-t-il eu, très tôt, la chance de bénéficier des leçons de Borduas, ce qui, pour un jeune Québécois

1. Charles DAUDELIN
Sculpture pour l'École Joseph-Charbonneau,
Montréal, 1979.
Acier inoxydable; H.: 243cm 8.

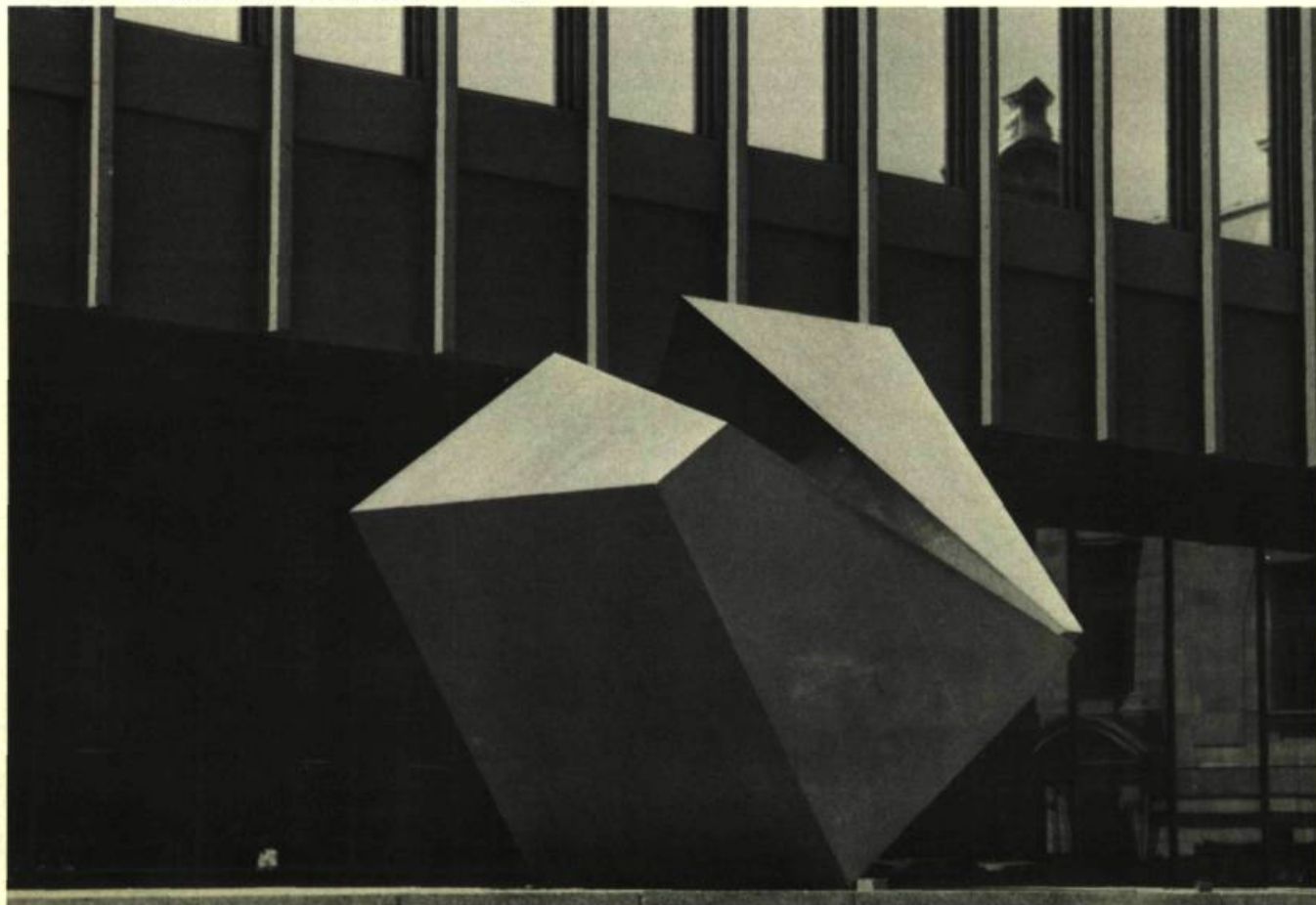
des années quarante, constituait sans aucun doute l'un des meilleurs apprentissages possibles de la liberté, avec le sens de l'initiative qui en découle. Plus décisive encore apparaît la rencontre, à New-York, vers la fin de la guerre, de Fernand Léger, dont la vigueur monumentale impressionne durablement le jeune homme.

Cependant, il est de ceux qui rêvent de découvrir Paris, à la puissance de rayonnement alors sans égale. Là, Henri Laurens le séduit par la supériorité d'une sculpture qui, même une fois mise au service de la synthèse, n'abandonne rien, ni de sa subtilité, ni de la richesse de ses inflexions, aussi savantes que sensuelles. Quand Daudelin regagne le Canada, au bout de deux ans, son bagage artistique s'est considérablement accru. Pourtant, lui-même hésite à s'identifier. Ainsi le voit-on s'intéresser – tour à tour ou simultanément –, en plus de la peinture, à des costumes et à des décors de théâtre, à des affiches, à des médailles, à des masques, à des marionnettes, à des illustrations de livres, à des films pour la télévision...

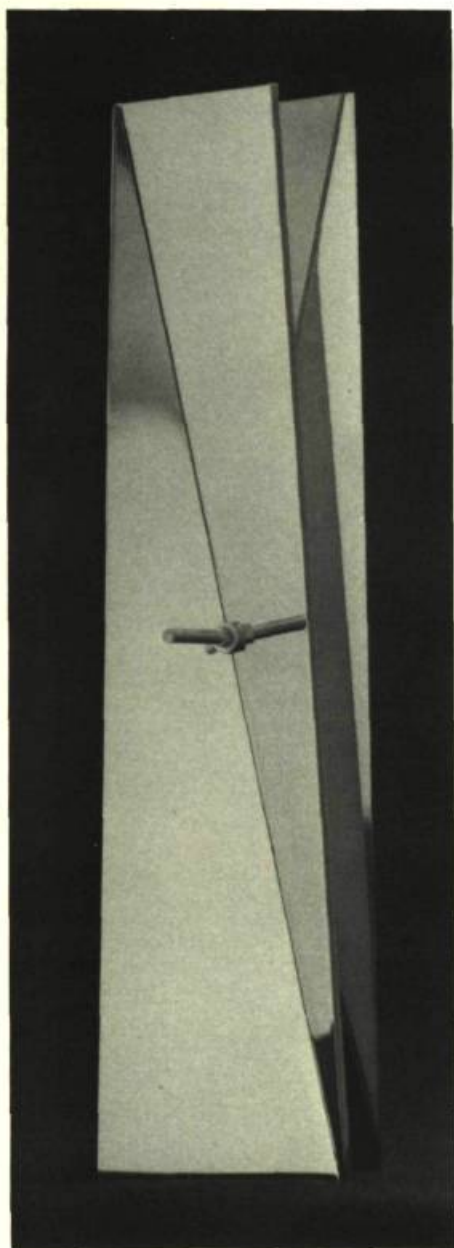
2. Mastodo, 1984. Sculpture-fontaine au square Viger, à Montréal. (Phot. Photographex)



3. Allegro cube, 1973. Montréal, Palais de Justice. (Phot. Photographex)



4. Face à face I, 1979.
Multiple.



Finalement, c'est peut-être par le biais de l'art religieux que Daudelin a pu, dans un premier temps, assumer sa véritable dimension. Il a en effet dû procéder à l'aménagement complet de différents édifices, églises et chapelles, où il est souvent intervenu avec bonheur, à l'aide de matériaux alliant une grande noblesse à une très belle simplicité: bronze, bois, briques vernissées... Il faut toutefois admettre qu'en présence du sacré – où il est difficile de s'exprimer avec une sensibilité sans raideur –, le risque est réel de verser dans la confusion des genres. Or, l'éthique et l'esthétique ne font pas forcément bon ménage. Dans le cas d'un culte ancien, les freins opposés à l'élan de l'artiste sont formidables – à commencer par le poids du passé. La rupture des siècles

entre eux est rarement éclairée par la grâce. C'est pourquoi encenser Daudelin, comme on l'a fait, à propos de ses bénédictins ou du mouvement d'un ostensor, ce n'est pas sérieux. Ce n'est pas, non plus, rendre un réel service à l'intéressé. De nos jours, plastiquement parlant, le miracle est ailleurs.

Daudelin l'a fort bien compris, lui qui a les audaces ou les doutes, et surtout les certitudes, propres à notre époque. Ses relations avec l'architecture sont particulièrement fécondes. Deux exemples: la sculpture en bronze élaborée, en 1969, pour le Centre National des Arts d'Ottawa, et celle, également en bronze, érigée à proximité du palais de Justice de Montréal, en 1973. La première n'est que luxuriance; et pourtant, elle a de la rigueur. La seconde, dirait-on, n'est que transparence; et pourtant, elle a de la profondeur. A Ottawa, plusieurs lectures de l'œuvre sont possibles, selon que le spectateur circule directement sous la pièce ou se contente, au contraire, de l'observer de l'extérieur. A Montréal aussi, plusieurs lectures nous sont proposées, grâce à l'entrée en jeu du temps dans la vie d'un gros cube mobile, alternativement ouvert et fermé, de façon continue mais très contrôlée, selon un rythme hebdomadaire. A Ottawa, à Montréal, comme partout ailleurs, la maîtrise et les mérites affirmés par Daudelin ne sont pas minces. Il est sûr de lui autant qu'il est sobre. Il a le sens du volume, il a le souci du milieu environnant, il a d'instinct le respect du matériau. Par le choix même de ses titres, il trouve encore le moyen d'avoir de l'humour. Non, décidément, tout cela n'est pas rien.

Il est difficile, toutefois, de définir où se situe le véritable apport de Daudelin. La très belle rétrospective qui lui a récemment été consacrée en France¹ a certes éclairé quarante ans de travaux. Mais elle n'a pas permis – du moins sur le plan de la conception – de faire éclater une originalité foncière. Ses réalisations en font à coup sûr l'un des héritiers, constamment enrichi par les influences actuelles, de la grande sculpture traditionnelle. Assez proche, hier, des surréalistes, il est aujourd'hui tout aussi proche des minimalistes, se plaisant à souligner certains. Mais la vérité est autrement complexe; car, ici plus qu'ailleurs, l'aventure est avant tout affaire de passion. Daudelin, en fin de compte, incarne une certaine façon, propre à lui, d'habiter en permanence jusqu'au cœur de la matière. A force de l'explorer, à force de l'exploiter, à force de la visiter, il sait la faire exploser en la révélant violemment, viscéralement, dans toute la vitalité de sa structure, avec les infinies virtualités de ses arêtes et de ses plans, par un passage progressif de la masse à la ligne. Ainsi, dans l'approfondissement de sa réflexion sur les formes, conduite avec pour seul guide une recherche avide de l'intégralité, s'est-il

éloigné de l'apparence immédiate des choses pour la mise en évidence, après l'exaltation de leur plénitude, de leur plus secrète intériorité. Voilà bien l'essentiel, voilà bien ce qui proclame combien Daudelin est possédé par tout ce qu'il nous projette. Une qualité fondamentale, cet homme-là a la sculpture dans le sang! Il en charrie, dans une perpétuelle rumeur, toutes les rutilances et tous les reflets, tous les remous et toutes les rugosités...

Heureusement pour lui, heureusement pour nous, Charles Daudelin est revenu à Paris pour y faire un doublé. En marge de son exposition, il a procédé, place du Québec – c'est-à-dire à deux pas de l'église Saint-Germain-des-Prés, l'un des plus anciens et des plus célèbres clochers de France –, à l'installation d'une sculpture-fontaine, baptisée *Embâcle*, aussi remarquable par son élan que par sa sobriété. «Embâcle»: un vieux mot fort joli, mais un peu oublié, pour désigner l'obstruction d'un cours d'eau par l'entassement des blocs de glace. Selon ses propres mots, l'artiste, lui, a voulu symboliser, sous forme d'une «explosion», «l'affirmation du peuple québécois». Se déployant sur huit mètres de longueur, avec une hauteur d'environ deux mètres, la sculpture est constituée de plaques modulaires en bronze supportées par une structure d'acier. Ici, la loi des contrastes, bien qu'elle soit parfois aussi usée que le monde, ne manque pas de jouer à plein, avec une merveilleuse efficacité: contraste entre la noblesse du matériau employé et la rudesse du dallage de granit; entre la modernité du parti esthétique et l'historicité des lieux; entre le mouvement ascendant de l'eau et la pensanteur superbement équilibrée du métal; entre le bouillonnement suggéré avec tant de fougue et la parfaite économie du geste; entre l'évocation des plus vastes horizons et les resserrements d'un paysage urbain... Pourtant, l'osmose obtenue est idéale. Même le passant qui, par principe, aurait voulu crier au viol se voit contraint de s'incliner devant la suprême harmonie qui émane de pareilles épousailles...

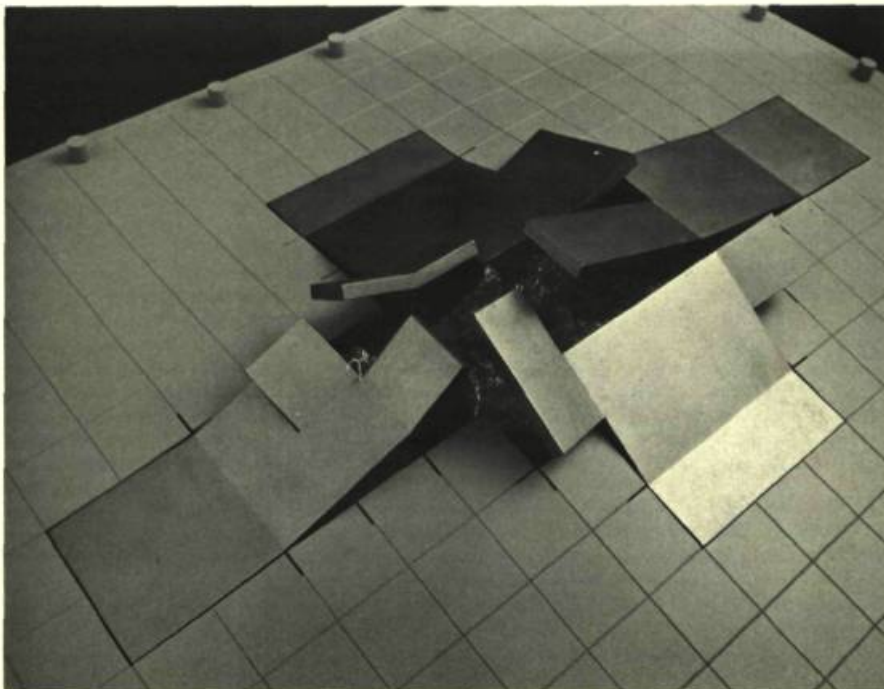
Le plus important peut-être, sur le plan humain, pour Charles Daudelin, tient au fait que son existence personnelle et son existence de créateur, elles aussi, se conjuguent fort bien. Tout en travaillant à son œuvre, il a pu, au fil des années, construire par lui-même sa maison, qu'il s'est appliqué à rendre de plus en plus agréable. Sa sollicitude envers son entourage ne l'a pas rendu moins attentif aux frémissements de la planète: à ceux du monde musulman ou du monde africain, par exemple. Liberté, félicité, mobilité. Bref, de l'univers du rêve à l'univers le plus quotidien, se prolonge un même jaillissement, issu du cours éternel de la vie...

1. Paris, aller et retour, 1946-1964, tenue dans les Services Culturels du Québec, du 2 octobre au 2 novembre 1984.



(Phot. Pierre Archambault)

5. Embâcle (détail), 1979.
Sculpture-fontaine à la Place
du Québec, à Paris.
Bronze et acier; 800cm x 200
env.



6. Maquette d'Embâcle, 1984.